Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quelquesconsid00bern

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES DEVOIRS QUE CONTRACTE LE MÉDECIN, TANT PAR RAPPORT A LUI-QU'A LA SCIENCE QU'IL ÉTUDIE, ET AUX MALADES DONT IL EST CHARGÉ;

Présentées à l'École de Médecine de Montpellier, et publiquement défendues, le 7 Août 1807;

PAR ANDRÉ-DOMINIQUE BERNARD DE GALLES,
Natif de Beziers, chef-lieu d'Arrondissement, Département de l'Hérault; Membre de l'Athénée médical de Montpellier;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Nam omnia, quæ ad sapientiam requiruntur insunt in medicinâ; argenti contemptus, reverentia, verecundia, habitus submissus, autoritas, judicium, quies, obviam itio, mundicia, doctrina, cognitio ad vitam utilium ac necessariorum, purificationum, alienitas à mercimoniis, alienitas à superstitione, præminentia divina.....
Medicus enim philosophus est deo æqualis.

HIPPOCRATES, *de decenti orat.*
VANDER-LINDEN, interprète.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de JEAN-GERMAIN TOURNEL, Imprimeur des Écoles de Médecine et de Pharmacie, place de la Préfecture, N. 216.

1807.

AU PHILOSOPHE INSTRUIT,

AU SAVANT DISTINGUÉ ET MODESTE;

A MON MEILLEUR AMI;

A MON PÈRE,

ANTOINE BERNARD,

Docteur en Médecine de l'ancienne Université de Montpellier; du ci-devant Collège de Médecine de Beziers; de la Société Médicale, de la Société de Médecine-pratique de Montpellier; Associé de la Société de Médecine de Paris; ancien Directeur de la ci-devant Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Beziers; ci-devant Médecin en chef des Armées, etc.

Agréez cher auteur de mes jours la première place dans cet écrit, comme vous l'occupez dans le cœur du plus tendres des fils.

AUX MANES ET A LA MÉMOIRE

D'UN GRAND-PÈRE CHÉRI,

FRANÇOIS GALLES,

Ancien Avocat au Parlement de Toulouse; ancien Conseiller au ci-devant Sénéchal et Cour Présidiale de Beziers, etc.

ET DE FRANÇOISE GALLES, MA MÈRE.

Vous qui, du sein de l'immortalité ou reposent vos âmes, veillez sur mon existence, recevez parens chéris et justement regretés l'hommage, l'un de ma reconnaissance pour les bontés que vous avez accumulées sur moi, et l'autre de ma piété filiale que je n'eusse pas manqué de vous mieux prouver, si le destin contraire ne vous eut trop tôt enlevé à mon enfance et à mon amour.

A.D. BERNARD DE GALLES.

A

MAGDELAINE-FRANÇOISE TIFFY,

VEUVE DE M. FRANÇOIS GALLES, MON AÏEULE.

Comme une preuve authentique de mon attachement sincère.

A

JEAN BERNARD,

Pharmacien en chef de l'Armée des Pyrénées-Orientales, etc.

ET

ANDRÉ BERNARD JEUNE,

Pharmacien de première classe aux Hôpitaux de Toulouse,

MES ONCLES,

Tous les deux habiles dans l'art de la Chimie.

Comme un gage d'amitié, de reconnaissance et de respect.

A.-D. BERNARD DE GALLES.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

Sur les devoirs que contracte le Médecin, tant par rapport à lui qu'à la science qu'il étudie, et aux malades dont il est chargé.

Lorsqu'une science naît, c'est-à-dire, lorsqu'une masse de phénomènes extraordinaires et inconnus se présente, et qu'elle frappe les yeux de quelques observateurs sagaces qui, attentifs à en considérer les effets, en présagent les avantages: une aveugle prédilection préside alors à la classification des faits observés; les suppositions s'entassent; l'impatience des succès fait naître des chimères; l'expérience, qui est le seul guide de la vérité, ne conduit pas toujours la main de ces observateurs infidèles; les hypothèses s'accumulent; et ceux-là même, qui avaient entrevu les bienfaits qu'on devait attendre des découvertes brillantes qu'ils avaient si bien prônées, finissent par errer au milieu de toutes ces observations, de tous ces faits épars qui n'ont point de lieux ni d'ensemble.

Alors une foule d'ambitieux se présentent, ils entrent dans la lice, et ne consultant ni les progrès de la science, ni les avantages qu'elle pourrait produire ; ils ne cherchent qu'à l'utiliser à leur bénéfice, soit du côté du gain, soit du côté de la gloire.

C'est ainsi que, dans les premiers temps, la médecine simple dans ses connaissances comme dans ses moyens, et qui par les élans d'un génie sublime, issu de la tige des Asclépiades (1), avait été réduite en système et coordonnée en principes, devint bientôt la proie des novateurs et des factions philosophiques. ils se disputèrent long-temps la gloire de créer et de changer de système, d'en propager l'existence et de s'attacher exclusivement des prosélytes.

C'est alors que, perdu dans la foule, si le sort l'eût ainsi voulu, au milieu de tant d'écrivains ambitieux, j'eusse pu me hasarder dans l'arêne, et mêler à tant d'ouvrages remplis d'une orgueilleuse érudition, quelques phrases qui n'auraient point été aperçues, et qui, par un effet des circonstances, auraient peut-être mérité quelque portion de la gloire à leur auteur.

Mais aujourd'hui, que puis-je, jeune élève d'une science sublime que j'aperçois à peine, et que les lumières de tant de savans ont illustrée, débarassée de toutes ses fausses lueurs, et établies sur des fondemens d'une éternelle durée?

Quelles découvertes, quels phénomènes, quelles vérités puis-je décrire, développer, moi qui touche à peine les marches sacrées de son sanctuaire, et qui écoutant encore, de trop

---

(1) C'est à Cos que naquit Hippocrate, la première année de la quatre-vingtième Olympiade, l'an 460 avant J. C. Il était de la famille des Asclépiades, qui depuis plusieurs siècles conservait la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine.

loin, les leçons des maîtres qui y enseignent la science, quoique jaloux d'en profiter, suis néanmoins réduit à l'admiration de ces hommes précieux à l'humanité, et au désir ardent de pouvoir, un jour, marcher sur leurs traces?

Pourquoi faut-il donc qu'un usage sacré, qu'une loi m'obligent à tracer moi-même, en caractères indélébiles, une sorte d'ouvrage qui, sans avoir le mérite de l'instruction, semble cependant en imposer à la multitude, attirer son attention, annoncer des dogmes, des préceptes, et vouloir se placer à côté des productions des plus grands maîtres?

Ce n'est donc, que pour obéir à la loi qui commande, que, sans avoir encore les connaissances qu'exige une pareille épreuve, je me hasarde à lier quelques mots, à en former un ensemble, et à demander, à mes illustres maîtres, toute l'indulgence que je suis en droit de réclamer.

J'avoue que j'ai d'abord été frappé de cette masse de connaissances principales et accessoires qui forment l'art de guérir; que j'ai été effrayé des travaux et des efforts de tant d'hommes instruits, de tant de sociétés savantes qui, depuis tant de siècles, tâchent à force de veilles et d'expériences, de dérouler, devant leurs contemporains et pour la postérité, les secrets de la nature, les ressources de l'art, et de les montrer dans les plus beaux attributs de leur simplicité, de leur richesse et de leur pouvoir. J'ai cru alors que, pour traiter dignement une de ces parties, il fallait et plus de talens et plus d'expérience que n'en a un jeune élève qui a, comme moi, si peu d'instruction. Je me suis cru au-dessous de mon sujet; j'ai d'ailleurs pensé, avec Boerhaave, Haller, Zimmermann, Stoll, Gregori, Pasta, Hippocrate lui-même, que pour suivre une méthode et une marche plus régulières, je devais connaître à quels devoirs, à quelles obligations devait être soumis celui qui, après une réflexion sage et prudente, se décidait à

parcourir la carrière médicale. J'ai jugé que cette observation était d'autant plus précieuse dans les circonstances où nous nous trouvons, qu'au milieu des orages de la tourmente révolutionnaire, qui a presque bouleversé le globe, mais qui a mis les destinées de la France entre les mains du Héros le plus grand, le plus extraordinaire qui ait encore paru sur la terre: on a vu s'élever de toutes parts, et comme par l'effet des prestiges, des hommes qui, sans talens, sans connaissances, j'ose même dire, sans mœurs et sans aucune idée de leur dignité, ni des obligations qu'ils avaient à remplir, se sont emparés du plus beau, du plus noble de tous les états, et ont impunément usurpé le privilége de pratiquer l'art de guérir, et de marcher à côté de ces hommes précieux, qui ont vieilli dans la science, et qui l'ont illustrée par leurs succès et la pureté de leurs travaux.

J'ai pensé que, devant consacrer mes jours au soulagement des malheureux, je devais plus particulièrement connaître les principes de la science et les devoirs qu'elle commande; que les règles de l'institution du médecin devaient m'être connues; et qu'en les étudiant avec zèle et avec profit, je pourrais sans crainte, entrer dans la carrière médicale, me pénétrer de ce sentiment qui conduit à l'amour du bien, et me passionner, enfin, pour une science qui apprend aux hommes à secourir les hommes: fonction sublime, devant laquelle doivent s'abaisser toutes les prétentions, l'orgueil même de certains philosophes qui ont voulu mettre la médecine en problème, parce qu'ils n'ont pas su apprécier la vérité de la science, ni l'utilité et les qualités essentielles qui constituent un médecin probe, honnête et savant.

C'est, d'après toutes ces considérations, qu'à l'exemple d'Hippocrate, le restaurateur de la médecine, le premier des savans aux yeux des sages, je me propose de tracer les devoirs

les plus indispensables et les plus sacrés du médecin, et de faire connaître ce qu'il se doit, tant par rapport à lui qu'à la science qu'il étudie, et aux malades qui lui sont confiés.

Je diviserai, en trois sections, la matière de ce petit ouvrage.

La première, renfermera les considérations relatives aux devoirs que contracte le médecin par rapport à lui.

Dans la seconde, je développerai les devoirs que lui impose la science médicale.

Dans la troisième, je ferai sentir quels sont les devoirs qu'il a à remplir auprès des malades dont il est chargé.

SECTION PREMIÈRE.

Devoirs que contracte le Médecin par rapport à lui.

La médecine, dit Hippocrate, est le produit d'une suite d'observations ramassées dans tous les temps. La réunion qu'il fit du raisonnement et de l'expérience, le fit appeler le père de la médecine. Dans les plus beaux temps de la Grèce, il enseignait à ses disciples que le médecin devait savoir ce que l'on avait su avant lui; il leur répétait, sans cesse, qu'un médecin philosophe était semblable aux Dieux. Aussi fut-il assez ingénieux que de joindre l'érudition la plus profonde à la sagacité la plus pénétrante. Il sut profiter de cette lutte brillante qui avait placé les intérêts de la médecine entre les mains des philosophes et des descendans d'Esculape. Les uns,

en s'occupant du système général de la nature, devaient nécessairement s'entretenir du corps humain, de son organisation, et hasarder une foule de probabilités sur les altérations dont ils le croyaient susceptible. Les autres suivaient, au contraire, une marche plus uniforme; ils traitaient les maladies d'après le résultat de leurs succès et de leurs expériences. Les philosophes, suivant l'expression d'Anacharsis, discouraient, les Asclépiades agissaient.

C'est alors que parut Hippocrate. Il fut frappé des discours des philosophes et des découvertes brillantes de ceux qui l'avaient précédé. Son génie en conçut une heureuse application; et, par une suite de ces idées qui doivent servir d'époques à l'histoire de l'esprit humain, il travailla à éclairer l'expérience par le raisonnement, et à rectifier la théorie par la pratique.

Je crois entrevoir, dans cette marche ingénieuse et méthodique, toutes les hautes spéculations de la médecine philosophique et de l'art de guérir, dont la réunion, quelquefois contestée, forme cependant tout l'ensemble de la science médicale, et semble tracer à celui qui l'étudie ou qui l'exerce, les devoirs qui lui sont imposés.

Il serait inconvénant, sans doute, de réduire en problême, dans le siècle où nous vivons et surtout dans le sein de cette École, depuis long-temps célèbre par les savans qui la dirigent; s'il faut une grande instruction préliminaire et s'il est nécessaire, comme le pense le Sénateur Cabanis, de réunir un esprit cultivé à des habitudes philosophiques, pour l'étude d'une science qui exige tant de savoir et tant de vertus.

Voilà donc tout le tableau de nos devoirs, pour nous tous qui aspirons à l'étude de la science de l'homme; savans et vertueux, nous pouvons espérer de marcher, un jour, avec quelque avantage, dans la carrière qui vient de s'ouvrir sur

nos pas, et de remplir les devoirs qui y sont attachés : car les vertus sont inséparables de nos devoirs, et jamais nous ne pourrions nous en acquitter si nous n'étions véritablement vertueux.

Ce n'est qu'en suivant ces principes sages et judicieux, que le médecin prudent, celui qui honore son état, celui qui sait mériter l'estime publique, parvient à bien connaître ce qu'il se doit à lui-même, à maintenir sa dignité et à conserver sa réputation.

Si la vertu est inséparable de la science, si la science n'est rien sans la vertu, le médecin ne doit rien négliger pour réunir ces qualités essentielles. Il est de son devoir de penser que l'exercice de son art, qui le rend précieux à l'humanité, doit encore lui faire sentir toute l'importance de ses fonctions, lui élever l'âme, selon l'expression du savant Alibert (1), qu'il remplit, à chaque instant de sa vie, le plus beau et le plus saint devoir de la nature.

Mais pour acquérir cette science si nécessaire et si précieuse, il faut, en étudiant ce qui se passe sous nos yeux, remonter, comme le dit Hippocrate, à la plus haute antiquité, et savoir tout ce qu'on savait avant nous. Il faut connaître ce qu'on a observé, savoir en apprécier le résultat, et faire l'application aux circonstances et aux accidens dont nous sommes témoins. Il faut encore conserver la pureté des mœurs, vaincre ses penchans vicieux, dissiper toutes ses erreurs, et acquérir, enfin, cette réunion si majestueuse des qualités de l'esprit et du cœur, puisque, comme le pense Anacharsis (2), notre

---

(1) Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales.

(2) Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J. J. Barthelemi.

ministère a cela d'honorable, qu'il en exige presque toujours l'exercice.

Ce n'est donc pas sans raison que le savant Alibert a démontré que la médecine était étroitement liée à toutes les sciences physiques et naturelles, morales et politiques, et que le médecin, en faisant l'apprentissage de toutes les vertus, devait chercher à se familiariser avec toutes les connaissances humaines, déjà acquises, pour se perfectionner dans l'étude de son art.

On doit être effrayé, sans doute, de cette multitude de perfections que doit réunir un médecin véritablement sage et philosophe. On doit être alarmé de cette série de devoirs qui marchent sans cesse à côté de la science, et qu'il n'est jamais permis de séparer.

Mais telle est la force de ces principes inaltérables, qu'aucune considération ne peut les modifier, et qu'ils doivent servir de base, pour fixer d'une manière irrévocable, la marche et la conduite du médecin philosophe. Ce n'est qu'en les mettant en pratique et en les observant avec une sévérité religieuse, qu'il peut parvenir à connaître et à s'approprier tout ce qu'il se doit à lui-même, et à prendre, par ce moyen, son rang et sa dignité dans la hiérarchie sociale.

Je devrais peut-être parcourir, avec plus d'exactitude, ce cercle brillant et majestueux de qualités essentielles qui forment la masse des devoirs particuliers du médecin, et dont je viens à peine d'ébaucher l'analyse. Mais c'est assez d'avancer, si je ne me trompe, dans un écrit éphémère que je n'ai ni le temps, ni le talent de bien rédiger, que toutes les vertus morales et physiques étant inséparables de son art, il doit éviter tous les genres de séduction qui pourraient lui en faire perdre et l'idée et le goût, et le plonger dans cet état de corruption qui le ferait repousser bien loin du sanctuaire de la science médicale, et qui ne lui permettraient jamais d'en approcher.

Je ne dois pourtant pas laisser ignorer combien il est utile que le médecin réunisse cette force prodigieuse dans les facultés de l'âme et du corps, pour supporter dans l'étude et l'exercice de son art, tant de fatigues, tant de veilles et tant de privations, et pour embrasser à la fois tant de connaissances essentielles, et les faire servir aux besoins pressans de l'humanité.

L'éducation, sans doute, peut seule donner toutes ces facultés. Elle seule peut nous faire oublier les écarts de la nature, et faire naître dans nos cœurs ce sentiment de toutes les vertus qui doivent faire le bonheur de l'homme, et sans lesquelles il n'y a ni humanité, ni bienfaisance, ni amitié, ni talens, ces sources intarrissables de biens, de douceurs et de jouissances. Elle seule peut donner de la force et de l'énergie à ces êtres naturellement faibles qui, d'abord inhabiles aux exercices les plus légers, finissent par les travaux de l'habitude et de l'éducation, par supporter les plus grandes fatigues. Tel était en quelque sorte le but de cette loi sévère que Licurgue avait porté à Sparte: il avait établi un jury devant lequel un père était obligé de présenter ses enfans, et s'ils n'étaient point jugés capables de devenir robustes, ils étaient précipités du haut du Mont-Taygète ; pratique barbare qui devenait funeste à la république, en la privant d'un grand nombre d'individus qui seraient sans doute devenus les instrumens de sa gloire, en cultivant les sciences et les arts, indispensables aux besoins des hommes.

Je ne dois pas taire les avantages précieux que donne un excellent caractère, qui se trouve mêlé de beaucoup de fermeté et de beaucoup de douceur, produit admirable d'une éducation sage et soignée; il est d'une absolue nécessité. Le médecin, pour réussir dans son art, doit en être doué; il doit apprendre à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent la vertu, qui s'opposent à ce qu'il puisse jamais acquérir

cette docilité d'esprit, cette facilité de mœurs, qui font le charme de la société, et qui en rendant son ministère utile et agréable, le mettent toujours dans le cas d'être chéri et recherché.

De là découle encore ce sentiment inestimable qui accompagne rarement les talens, cette vertu qui se cache, qui n'avoue pas ses succès, qui publie même ses erreurs, afin de les faire servir de leçon, et qui en apprenant au médecin à s'oublier soi-même et à sacrifier, pour le bien de l'art, jusqu'à ses opinions, caractérise l'homme véritablement modeste (1). La prudence, cette puissance régulatrice du génie et du savoir; l'art si utile et si peu pratiqué de garder le sceau du secret, le don sublime du désintéressement, ne sont pas moins des qualités essentielles et indispensables qui doivent, pour ainsi dire, former le patrimoine du médecin, et qu'il doit regarder comme la base et le principe de ses devoirs.

Telle est à peu près l'analyse des préceptes inscrits dans les livres de l'illustre descendant des Asclépiades. Ils doivent suffire pour faire connaître au médecin tous ses devoirs, et pour lui apprendre que son art lui impose en outre la nécessité de tous les dons qui caractérisent le véritable philosophe, tels que la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la tempérance, la possession enfin, de toutes les qualités et de toutes les vertus. Il doit, comme le dit Alibert, occuper tous les instans de sa vie à perfectionner son intelligence et sa raison, et immoler ses jours au soulagement de l'humanité;

---

(1) Rien de si touchant que la candeur avec laquelle Hippocrate rend compte de ses malheurs. Il ne s'aperçut que le quinzième jour de la nécessité de trépaner le Thessalien blessé à la tête d'un coup de pierre. L'opération fut faite trop tard, et le malade mourut le lendemain.

car celui qui n'aime pas son art, dit Hippocrate, n'aime pas les hommes.

Mais heureux, plus heureux encore, le médecin savant et vertueux qui, suivant l'antique sagesse des nations, a étudié cette loi auguste des anciens Perses, qui travaillaient sans cesse à resserrer de plus en plus les liens qui les unissaient avec les Dieux, les parens, la patrie et leurs amis, qui la met en pratique et l'observe avec un respect religieux. C'est ainsi, qu'en suivant cet exemple pieux dont le culte se trouve soigneusement recommandé dans les codes des législateurs, dans les écrits des philosophes et dans les usages de presque toutes les nations, que le médecin peut espérer de remplir à la fois les devoirs de son état, les besoins de son cœur, et faire preuve de cette sagesse admirable qui excitait l'enthousiasme de Platon, et lui faisait dire que nous ne voudrions jamais la perdre de vue, s'il était possible que sa beauté pût un jour se dévoiler à nos regards.

C'est ainsi qu'en se faisant une habitude de toutes les vertus, il trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer; qu'en remplissant ses devoirs ils acquiert l'estime publique, « cette estime qu'on ne peut se dispenser d'ambitionner, sui» vant l'expression même d'Anacharsis, sans avouer qu'on en » est indigne »; et qu'il est assez heureux de pouvoir s'estimer soi-même, ce qui forme le plus bel attribut d'une âme honnête et sensible.

Je crois avoir démontré, dans cette section, en rapprochant les vertus et les talens qui doivent distinguer le médecin, quels sont les devoirs qu'il contracte par rapport à lui. Je passe à ceux que lui impose la science.

SECTION SECONDE.

Devoirs que contracte le médecin par rapport à la science.

L'esprit, les talens, le goût des arts et des lettres, les qualités brillantes, la connaissance de toutes les sciences utiles, doivent former l'apanage du médecin véritablement sage et philosophe.

Quelle vaste carrière s'ouvre devant lui ! Quelle réunion de travaux et de lumières n'exige-t-elle pas ? Quelle supériorité de talens ne faut-il pas pour la parcourir avec succès et avec avantage ? Toutes les connaissances humaines sont appelées pour la servir ; elles se tiennent toutes pour agrandir le domaine de la médecine, multiplier ses ressources et veiller à la défense, et à la prolongation de la vie des hommes.

Qu'ai-je donc entrepris de démontrer, moi qui n'ai ni assez de raison, ni assez de lumières pour réduire en système mes réflexions sur un sujet si important ! A quoi serais-je exposé, si je ne comptais sur l'indulgence, sur la bonté de mes illustres maîtres, qui jugeront peut-être ma bonne volonté de profiter de leurs leçons, et de reconnaître l'autorité de leurs principes, et des vues philosophiques qu'ils répandent dans leurs instructions? Qu'il me soit permis ici de relever la modestie de cet illustre apologiste du célèbre Barthez, de ce savant

digne de nos hommages et de nos regrets (1); qu'il me soit permis de faire revivre cette glorieuse nomenclature qu'il a annoncée comme terminée (2), et dans laquelle doivent être rappelés avec honneur, tous ces maîtres de l'art qui, par leurs discours et leurs écrits sur toutes les branches de la philosophie médicale, ne cessent d'illustrer cette école, et de lui conserver cet éclat, cette prééminence qui l'ont toujours placée au-dessus des écoles étrangères, dignes des regards de la postérité.

Que de courage, que de raison, que de science sont inséparables des fonctions augustes du médecin qui consacre sa vie au bonheur et à la conservation de la société, et qui veut remplir, avec honneur, les devoirs sacrés qu'elle lui impose! Toute sa vie, suivant les préceptes d'Hippocrate, est en action (3); et toutes ses actions sont dictées par la vertu. Toujours occupé des moyens de soulager les maux de l'humanité; étudiant sans relâche pour en diminuer l'amertume; vivant sans cesse au milieu de l'infortune et du malheur; pénétrant dans ces asiles publics de douleur et de désespoir, pour y porter le baume de la consolation et du soulagement; pâlissant sur les livres précieux de ces grands hommes qui l'ont précédé; ne vivant pour ainsi dire, à l'exemple des sages, qu'avec lui-même, loin du tumulte des affaires, loin de l'in-

---

(1) Nous devons aussi à la mémoire du savant et vertueux Fouquet, le tribut de nos éloges et de nos pleurs. Je lui dois moi-même d'autant plus cet hommage, qu'il honorait toute ma famille de son amitié.

(2) Éloge historique de P. J. Barthez, professeur honoraire, prononcé dans une séance publique extraordinaire de l'École de médecine de Montpellier, le 8 avril 1807, par M. Baumes, professeur de pathologie et de nosologie.

(3) *Ars longa, vita brevis, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile.* Aphoris, 1.er Hippocrat.

trigue ; toujours dans la contemplation, dans les hautes spéculations de la médecine active et philosophique ; il n'est heureux que par les biens qu'il fait, par l'espérance de ceux qu'il peut faire.

Appelé à cette haute destinée, le médecin ne peut espérer de la remplir, si après avoir formé le cœur par une éducation sage et judicieuse, il ne brûle du désir de s'instruire dans la science médicale ; d'en parcourir avec sagacité toutes les parties, tous les élémens, pour en découvrir les grandes et sublimes vérités ; les isoler, les rapprocher, suivant les circonstances, et les classer, de manière à les rendre tributaires les unes des autres, et à les faire servir toutes au soulagement des hommes : car on ne doit jamais perdre de vue cette maxime d'un Roi de Lacédémone, que l'ignorance est préférable à une multitude de connaissances confusément entassées dans l'esprit.

Tel a été le plan qu'a suivi Hippocrate, le restaurateur de la science et le premier inventeur de la médecine raisonnée. C'est à lui que nous devons cette sublime invention, cette méthode, cette régularité, cet art d'analyser, cette connexion de toutes les parties de son corps de doctrine. C'est à lui que doivent s'adresser nos hommages et notre reconnaissance, pour sa manière d'observer, pour ses principes qui ne tendent qu'à imiter les mouvemens de la nature, lorsqu'ils sont salutaires, à les changer, à les arrêter, lorsqu'ils sont contraires au bien des malades.

Cependant, quels que soient ses succès dans les études préparatoires, quelle que soit son instruction préliminaire, le médecin ne doit jamais perdre de vue que, dans la recherche des grandes vérités qui constituent le domaine de la science médicale, il faut, suivant l'idée philosophique de Pinel (1),

---

(1) Principes généraux sur la méthode d'étudier et d'observer en médecine.

les mêmes principes, les mêmes règles, la même attention de mettre à profit les principes généraux donnés par les philosophes pour assurer la marche et les progrès de l'esprit humain. C'est ainsi qu'à l'aide de toutes les sciences physiques et morales, il parviendra à remplir, avec distinction, les devoirs qu'il contracte par rapport à la science, et qu'en réussissant dans une carrière si difficile et si honorable, il deviendra le soutien, le consolateur de l'espèce humaine ; et sa gloire s'étendra, non-seulement au milieu de tous ceux qui l'entoureut, mais encore jusques parmi les nations les plus éloignées.

J'aurais ici à parcourir toutes les branches séparées de la science de l'homme, les analyser, en faire sentir toute l'importance, toute l'utilité, rapprocher toutes les découvertes, discuter toutes les opinions, me fixer sur celles qui ont été adoptées, et remplir enfin toutes les obligations que m'impose la science, si mes talens, mes connaissances pouvaient me permettre de suivre, pas à pas, cette partie du plan que je me suis imposé.

Mais comment, avec si peu de moyens, si peu d'érudition, pourrais-je me flatter de développer cette série de phénomènes, de vérités scientifiques qui lient les devoirs du médecin à la plus étendue, à la plus belle de toutes les sciences ? Pourquoi entreprendrais-je même une tâche aussi délicate et qui se trouve au dessus de mes forces? Il doit suffire sans doute dans un ouvrage de cette nature, d'en donner une idée, d'en former un tableau rapide, et de laisser aux grands maîtres de l'art, la gloire de décrire tous les grands phénomènes de la nature, d'en rechercher les causes, d'en suivre les effets et d'établir un corps de doctrine qui fixe enfin les principes et les ressources de la science.

On sent bien que l'anatomie, cette science positive, qui de nos jours, s'est élevée au plus haut degré de perfection et

d'utilité, et qui, grâces aux découvertes des anatomistes modernes, nous dévoile la structure des organes de l'homme et des autres animaux ; que la physiologie qui en explique les lois et les fonctions (1) ; que l'hygiène qui conserve, la thérapeutique qui guérit, la matière médicale qui en fournit les moyens, la chimie et la pharmacie qui apprennent à les analyser, à en connoître les vertus et à les préparer ; que la clinique, cette partie si essentielle de l'art de guérir, qui observe au lit des malades, et qui n'agit qu'avec connaissance de cause ; que la chirurgie qui répare, qui redresse ou qui enlève suivant les besoins ; on sent bien, dis-je, que la réunion de toutes ces sciences, qui se trouvent liées à plusieurs autres branches non moins essentielles, et dont le succès et l'expérience ont tant de fois démontré la vérité, forment l'art admirable de secourir l'espèce humaine ; qu'il est d'une absolue nécessité de les posséder ; qu'elles se rallient à toutes les autres connaissances dont nous avons démontré l'utilité, et que, dans l'exercice de son art, le médecin, jaloux de ses devoirs, doit en connaître les avantages pour les diriger vers le but auguste qu'il se propose.

A la faveur de cette méthode, le médecin sagace et intelligent s'élèvera sans peine, à cette science qui remonte à la plus haute antiquité, et qui constitue la véritable médecine hippocratique ; c'est la seule qui repose sur l'expérience de tant de

---

(1) Voyez l'ouvrage savant, ou l'introduction à la science expérimentale philosophique et médicale de l'homme vivant ; par M. Dumas, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école de médecine de Montpellier ; de l'institut de France et de plusieurs autres sociétés savantes ; à qui je dois un hommage public de ma reconnaissance et de ma considération, pour toutes les bontés dont il m'a honoré.

siècles et sur le génie de l'observation. C'est alors qu'il verra, en parcourant les diverses pages de ses écrits, qu'Hippocrate connaissait parfaitement l'analyse, cette méthode unique et invariable, pour atteindre successivement les grandes vérités de l'art; que par une suite de son génie et de son application à observer l'homme malade, il avait parfaitement saisi les variations infinies du pouls, les différences énormes des tempéramens, l'impression forte des passions, la nature des crises, de ces opérations si essentielles qui doivent décider de la vie ou de la mort; l'art de pronostiquer et d'annoncer, par une sorte de divination bien établie, par les résultats d'une expérience active et consommée, les suites plus ou moins funestes de telle ou telle affection; qu'il connaissait encore la doctrine des signes, la belle théorie de la dérivation et de la révulsion (1); et qu'enfin il avait eu l'art de connaître et de découvrir, le premier, cette harmonie, cette influence active qu'exercent sur l'ensemble des affections pathologiques, la nature, l'odeur, la couleur et la quantité des excrétions; l'air, les eaux et les lieux; les affections morales; la manière de vivre; les fonctions habituelles, et tant d'autres causes connues qui influent, d'une manière si évidente, sur les maladies; font naître des complications et exigent un traitement méthodique, relatif à toutes ces vastes considérations. Mais toutes les nuances de ce magnifique tableau ne peuvent être aperçues que par le génie vraiment observateur, qui sait employer à propos les calculs de l'analyse, pour en simplifier les détails et en saisir tous les caractères.

Ce n'est donc pas sans beaucoup de peine que le médecin peut parvenir à réunir toutes ces connaissances, à saisir toutes

---

(1) Livre VI des épidémiques.

ces variations et à les faire servir au soulagement de l'humanité. Son art lui en fait cependant un devoir, et rien ne peut le dispenser de s'occuper de tous les objets, qui peuvent contribuer en quelque sorte au bonheur des destinées humaines.

Comment ne serait-on pas effrayé de toutes les obligations qu'impose la science médicale, et de toutes les difficultés qu'on éprouve pour les remplir? La médecine ne connaît point de limites; elle doit parcourir avec sagacité tous les anneaux de cette chaîne immense qui lie les hommes avec la nature. Rien ne lui est étranger; la vie du médecin doit être une étude constante et suivie, qui ne doit cesser que par une suite des infirmités de l'âge. Le génie et l'intelligence, suivant l'expression même de Gregori, sont des dons du Ciel, et le plus grand savoir ne peut les acquérir; les efforts du travail ne les donnent point; mais, avec ces derniers secours, le génie et l'intelligence sont capables des plus grands progrès. Le médecin déjà instruit par tous ceux qui l'ont précédé dans la carrière médicale, ne doit ignorer aucune des découvertes modernes. Il doit réunir, aux principes déjà acquis, toutes les sciences qui se lient à son art.

La médecine, sans doute, n'était jadis éclairée par aucune connaissance analogue qui pût expliquer les phénomènes de la nature. L'habitude, la pitié, peut-être même l'orgueil, composaient tout le savoir de ceux qui pratiquaient, avec audace, un art aussi essentiel. Cette science, aujourd'hui si belle et si précieuse, s'est enrichie de toutes les découvertes qui ont éclairé les autres sciences physiques et naturelles. Elle a acquis une plus grande perfection par une suite de la connaissance et de l'explication de tant de phénomènes qui n'étaient pas connus. Elle paraît même s'agrandir par ses rapports avec les sciences morales et politiques. Aussi avons-nous vu naître, d'après les grandes idées d'Hippocrate et de Sydenham, ces

distinctions ingénieuses de maladies stationaires, intercurrentes, de constitutions annuelles ; ces topographies médicales si savantes et si détaillées ; ces applications heureuses qui, sous le rapport de la morale, ont fait du domaine de la raison un des attributs les plus brillans de la science ; qui l'ont même mise dans le cas de contribuer au maintien de la constitution politique des états, en apprenant aux législateurs quels doivent être les vices ou les avantages de l'hygiène publique ; en indiquant aux hommes les moyens de modérer leurs passions, qui peuvent être si souvent funestes à la prospérité des gouvernemens; en étudiant et en faisant connaître quels sont le caractère et l'esprit publics ; en désignant la nature des mœurs nationales ; en indiquant les moyens les plus salutaires d'accroître et d'améliorer la population, qui est une des branches les plus importantes de la force publique.

Que n'aurais-je pas encore à dire sur les devoirs que contracte le médecin par rapport à la science ! Outre les grands principes qui en constituent la base, et qui se lient par un besoin naturel à toutes les connaissances humaines; le médecin qui doit en être imbu, doit encore faire jouir l'humanité, au bonheur de laquelle il doit consacrer sa vie, des bienfaits de toutes les découvertes, et ne rien négliger pour les faire servir à la conservation de ses jours.

Souvent une foule d'opinions qui paraissent étranges, s'élèvent comme par hasard et fixent tous les regards ; elles étonnent d'abord par quelques succès ; mais, lorsque l'expérience semble les confirmer, il est du devoir du médecin de les mettre à l'épreuve, en prenant toujours les conseils de la prudence, qui marchant sans cesse à côté de la raison, dirige nos lumières, rectifie nos passions et nous mène, comme par la main, dans le sentier étroit que nous devons parcourir :

telles sont les opinions de Brown, de Lavater (1) et de Galvani, qui renferment quelques idées avantageuses à l'art de guérir, qu'il serait honteux de ne pas connaître pour en faire l'application, lorsque les circonstances l'exigent : telles sont encore les belles expériences sur l'électricité, sur les plaques aimantées, sur cette méthode antique d'absorption, qui remonte jusqu'aux temps d'Hippocrate ; qu'on employait si souvent dans les gymnases de la Grèce, qui est devenue célèbre dans les mains de Clare, de Cyrillo et d'une foule d'autres savans; et que de nos jours un de nos praticiens habiles, qui m'honore de son amitié et à qui je dois l'hommage de ma reconnaissance, a étendue par une suite nombreuse d'expériences et de succès (2). Telle est aussi l'épreuve étonnante de la vaccine, de cette découverte merveilleuse qui doit en imposer à tous les philantropes, dont on nous vante déjà, depuis long-temps, la souveraine puissance, pour détruire le fléau le plus grand, le plus destructeur de l'humanité, qui a déjà fixé tous les regards, je ne dis pas de l'Europe, mais du monde entier, qui a excité l'admiration de tous les savans et de tous les peuples ; mais sur les avantages de laquelle il paraît encore exister des doutes ou plutôt des soupçons de doute, que je ne prétends pas vouloir éclaircir, parce qu'il ne peut appartenir

---

(1) Lavater n'a établi son système savant de physiognomonie qu'après avoir interrogé la nature, et avoir mis toute sa philosophie à en consulter les faites; il s'appuie de l'autorité d'Aristote, pour prouver les véritables rapports qui existent, par exemple, entre le cerveau et les cheveux, et il dit que ce philosophe va même jusqu'à regarder l'état des poils comme des signes physiognomoniques.

(2) De la méthode iatroliptice, par M. A. J. Chrétien, docteur en médecine, de plusieurs sociétés savantes.

à un jeune élève sans expérience, de franchir d'abord l'étendue de toutes ces probabilités, et de placer ainsi son opinion au milieu de tant de savans que je respecte, et qui tiennent un rang si distingué dans les pages historiques de la science médicale.

Je sens que je n'ai indiqué que la moindre partie des objets qui constituent les devoirs du médecin par rapport à la science; je crois, cependant, avoir développé les considérations les plus essentielles, et susceptibles d'être rapportées dans un ouvrage aussi éphémère; il suffira d'ajouter que si le médecin, pour exercer son art avec distinction, est obligé de posséder toutes les vertus, de réunir toutes les connaissances à toutes les perfections, il se procure aussi toutes les douceurs, toutes les jouissances d'une vie agréable et fortunée, en la rendant toujours utile à l'humanité, en s'occupant sans cesse de son bonheur, de la défense et de la prolongation de ses jours; en la défendant contre les attaques du crime et de l'infamie, en servant même la société; puisque le médecin, par la nature de ses connaissances, est souvent appelé pour aider la justice à constater les délits, et qu'il devient, sous ce rapport, l'organe des tribunaux, pour l'application de la peine ou le jugement de l'innocence

Tels sont les devoirs que le médecin a à remplir, et que lui impose la science médicale.

Je vais m'occuper, dans la dernière section, de ceux qui se lient à l'exercice de son art, et qui sont inséparables de ses fonctions auprès des malades dont il est chargé.

SECTION TROISIÈME.

Devoirs que contracte le médecin par rapport aux malades.

Après avoir tracé, dans les sections précédentes, les grands principes qui fixent les devoirs les plus sacrés et les plus indispensables du médecin; après avoir indiqué les points de contact les plus essentiels qui lient la médecine avec toutes les connaissances humaines; avoir démontré les services importans qu'elles se rendent, pour contribuer ensemble ou séparément au bonheur et à la conservation de l'espèce humaine, et avoir fait connaître ce que le médecin se doit, tant par rapport à lui que par rapport à la science; je dois encore désigner ce qui lui reste à faire pour se rendre digne de sa profession, et pour remplir avec sagesse cette tâche honorable qui l'appelle auprès des malades.

J'ai déjà dit que l'art de guérir exigeait une multitude de perfections, qu'il était étroitement lié avec toutes les vertus; que, sans les vertus de son état, le médecin n'en remplirait jamais les devoirs, et que, sous ce rapport, celui qui n'aurait ni assez de sagesse, ni assez de prudence, pour résister à tous les charmes de la séduction qui l'environnent, ne pénétrerait jamais dans le sanctuaire de l'art.

Je dois avoir le courage de dire, dans ce moment, que du sein de toutes ces sciences, de toutes ces vertus, s'élève une science bien plus digne d'éloges et d'admiration, et dont les rameaux s'étendent sur toute la nature. C'est la bienfaisance; elle mérite plus particulièrement nos hommages, parce qu'elle nous apprend à aimer les hommes et à les secourir, et que, par son exercice journalier auprès des malades, le médecin remplit le plus saint des devoirs.

Telle est donc la nature de ses fonctions augustes, qu'elles placent celui qui exerce l'art de guérir à côté des sages qu'honorait l'antiquité, et qui méritent encore aujourd'hui notre vénération et notre reconnaissance.

Ce ne sera cependant qu'après s'être bien pénétré de ses obligations et de ses devoirs, que celui qui aspire à le cultiver tentera d'approcher du lit des malades, interrogera la nature, attendra et jugera sa réponse, et se décidera sur les moyens qui doivent terminer avantageusement ces attaques violentes, cette lutte continuelle d'un ennemi puissant qui tend toujours à la destruction individuelle.

Mais à peine parvenu dans l'arêne et lancé dans la pratique de l'art, le médecin qui connaît ses devoirs doit renoncer d'abord à tout ce qui ne le rapproche pas de ses fonctions, et qui tendrait au contraire à fatiguer une vie déjà trop courte pour s'en acquitter dignement. L'art qu'il exerce exige une si longue étude, qu'il ne doit se permettre aucune négligence, et que sa vie entière doit être occupée à la connaissance des infirmités humaines, à la découverte des grandes ressources que la nature recèle dans son sein, et au soulagement de l'homme malade.

Ce n'est, en effet, que dans ces lieux de maux et de douleurs où la nature, en proie à des déchiremens affreux, se présente à l'instruction publique sous les formes les plus effra-

yantes, que l'art se fortifie, et que le médecin à force de réflexions et d'expériences, parvient à pénétrer leurs secrets et à triompher ainsi de la nature et de l'art. Ce sont là ces bienfaits que procurent ces Écoles célèbres de clinique, jadis si fameuses à Leyde, à Vienne et dans plusieurs Villes de l'Allemagne, qui sont enfin établies à Montpellier, dans toutes les écoles publiques et dont j'ai moi-même ressenti les effets, en apprenant sous les yeux de nos illustres maîtres (1), chargés de ce précieux dépôt, à observer le trouble et le tumulte des fonctions humaines, les erreurs de la nature, à analyser toutes les complications qui se multiplient à l'infini, et à épier, enfin, le moment d'agir et de décider ainsi de la victoire.

Quelle satisfaction, quelle jouissance pour le médecin qui, à l'aide de toutes ces connaissances, de toutes ces observations, s'élance dans la pratique et s'approche du lit des malades! Il voit s'avancer le moment de réaliser ses espérances et d'utiliser toutes les instructions qu'il a puisées dans les livres des observateurs et dans les asiles publics de la douleur et des souffrances; il va bientôt recueillir le prix de ses travaux, de ses veilles et de ses privations, en réunissant par ses succès et par ses bienfaits, le témoignage de l'affection et de la reconnaissance publiques: car celui qui en jouit s'élève au-dessus de la multitude, et se place au premier rang dans l'ordre social.

Mais c'est encore peu que de jouir de tous ces avantages précieux sans doute. L'homme savant ne peut être heureux

---

(1) Je dois à Messieurs les Professeurs de clinique interne, Lafabrie et Broussonnet Victor, l'hommage de ma sensibilité et de ma reconnaissance, pour toutes les marques de bonté qu'ils m'ont donné pendant les cours de clinique que j'ai suivi sous leurs yeux.

sans la vertu ; il doit conserver dans ses mœurs, comme dans ses fonctions, une pureté inaltérable; et, dans l'exercice de son art, le médecin doit chercher à mériter la confiance de ses malades, autant par ses lumières que par l'excellence et la générosité de son âme. Toutes les vertus doivent être mises en action ; je n'en excepte presque aucune, et sous ce rapport je dois sans doute citer honorablement ce que dit Hippocrate sur ce point important (1), et ce qu'on trouve dans les écrits de Boerhaave (2), de Baglivi (3), de Stoll (4), de Zimmermann (5), de Gregori (6), de Pasta (7), de Pinel (8), et surtout dans le discours sublime du Secrétaire de la Société médicale de Paris, sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales (9).

Je devrais sans doute faire ici l'énumération de toutes les vertus sociales qui sont inséparables de l'art de guérir, et qui ajoutent encore au mérite et à la dignité de la science. Je devrais rapporter que le médecin doit observer, dans ses paroles com-

---

(1) *Hippocr. liber de decen. ornat.*

(2) *Honos medici servitus,*

(3) *Baglivi, opera.*

(4) *Stoll, de officio medici ergo se ipsum, et artem quam profitetur; erga ægrotum, etc.*

(5) Zimmermann, traité de l'expérience en médecine.

(6) Discours sur les devoirs, les qualités et les connaissances du médecin.

(7) Pasta, galaté du médecin.

(8) Pinel, méthode d'étudier et d'observer en médecine.

(9) Discours d'Alibert, secrétaire de la société médicale.

me dans ses habits, les égards qu'il doit à la société et aux malades; qu'il doit inspirer à tous ceux qui le réclament de l'estime, de l'admiration, du respect même pour ses connaissances et pour ses vertus; qu'il doit être humain, généreux et sensible; qu'il doit prévenir par sa douceur, son affabilité dans ses discours et dans ses manières; qu'il doit repousser loin de lui les habitudes vicieuses qui outragent la tempérance et la sobriété, et qui rendraient sa conduite suspecte et susceptible de blâme; que le sordide intérêt ni l'opprobre de la vénalité ne puissent l'atteindre, ni ternir la noblesse de ses fonctions; qu'il se doit au pauvre comme au riche; qu'il ne doit calculer ni l'injustice ni l'ingratitude; que les préjugés ne doivent pas même effleurer son âme; qu'il est de son devoir d'éviter les pièges de l'orgueil et de l'amour-propre; qu'il doit écouter, avec complaisance, les avis des parens et des amis qui, inquiets sur le sort du malade, cherchent à multiplier les ressources de l'art; qu'il doit avoir pour ses anciens, pour ses collègues, ce respect, ces égards qui caractérisent l'homme honnête et bien élevé; que la sagesse et la prudence surtout doivent être inséparables de tous ses discours, de tous ses écrits, de toutes ses actions; qu'il doit être religieux; que l'exercice de son art exige qu'il prolonge ses soins jusqu'aux derniers momens de l'agonie; qu'il doit préparer à sa vieillesse d'heureux souvenirs; que sa vie doit présenter, enfin, suivant les propres mots d'Anacharsis, le plus heureux des systèmes pour lui, le plus beau des spectacles pour les autres; « et » qu'il doit se placer au rang de ceux qui, comme le disent » les sages, unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, » les Dieux avec les hommes ».

J'ai rempli la tâche que je me suis imposée; puisse-t-elle plaire à mes maîtres et mériter leur estime! Je sens cependant que je ne l'ai remplie qu'à demi, et que je n'ai indiqué que

la moindre partie des devoirs que contracte le médecin, tant par rapport à lui qu'à la science qu'il étudie, et aux malades dont il est chargé. Mes connaissances sont très-peu étendues, elles ne peuvent être qu'en raison de mon instruction et de mon expérience. J'ai dit, j'ai écrit ce que je pensais, ce que je sentais, et ce que le temps sans doute m'apprendra à mettre en pratique, pour le bonheur de mon existence et pour le soulagement des hommes auxquels je dois consacrer ma vie.

FIN.

ARGUMENTERONT

MM. LES PROFESSEURS

DE L'ECOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER

C. Louis DUMAS. *Physiol. Anat. Méd. clin. pour les maladies réputées incurables.*

G. Joseph VIRENQUE . . . *Chimie et Pharmacie.*

Pierre LAFABRIE. . . . . } *Clinique interne.*
J. L. Victor BROUSSONET . }

Jean POUTINGON. . . . . } *Clinique externe.*
André MEJAN. . . . . }

J. B. Timothée BAUMES . . *Nosologie, Pathologie.*

J. Nicolas BERTHE. . . . *Thérapeutique, Matière méd.*

J. M. Joachim VIGAROUS. . *Instituts de Méd. Hygiène.*

A. Louis MONTABRÉ. . . . *Chirurgie, Méd. opérat.*

PROFESSEURS HONORAIRES.

Antoine GOUAN, Ex-Professeur de Botanique.

J. Antoine CHAPTAL, Ex-Professeur de Chimie.